Jack Garfein – La foi dans le système

Bien qu'il n'ait fait que 2 films, Jack Garfein, figure centrale de l'Actors Studio, reçoit enfin les éloges qu'il mérite

De Clyde Jeavons

En juillet 2007, les *aficionados* du festival annuel de films « Il Cinema Ritrovato » de la Cinetica di Bologna s'installèrent dans le très confortable cinéma Arlecchino afin de visionner un long-métrage américain en noir et blanc de 1957, peu connu du public, et réalisé par un homme tout aussi mystérieux. J'étais particulièrement curieux car je me souvenais avoir déjà vu ce film adolescent dans un programme double. Je m'en souviens comme étant l'un des films qui marqua profondément mon sens critique naissant principalement à cause d'un style de jeu unique. Ce fut mon premier contact avec la Méthode. La version que j'avais vue à l'époque s'appelait *End As a Man*: un mélodrame dont l'action se déroule dans une école militaire sadique et agitée du sud des Etats –Unis, centrée sur un élève officier vicieux, vengeur, manipulateur et psychopathe au nom mémorable: Jocko De Paris. L'excellente restauration projetée à Bologne s'appelle désormais, de manière un peu fade, *Demain ce seront des hommes* (Titre original: *The Strange One*) avec l'éponyme Ben Gazzara dont ce fut le premier rôle. Gazzara, qui avait déjà interprété le rôle de Jocko sur scène, était membre de l'Actors Studio et ce que nous voyions là (*pace* Brando) était l'acteur par excellence de la über-Méthode. Gazzara, alors âgé de 76 ans, avait été invité au festival de Bologne afin de présenter le film et de répondre à quelques questions. On lui en posa sur le réalisateur méconnu du film, Jack Garfein. Etaient-ils toujours en contact ? Gazzara répondit qu'il était sans nouvelles depuis longtemps et qu'il supposait qu'il était décédé.

En tant que conseiller en programmation pour la section "Les Trésors des Archives" du BFI London Film Festival, j'ai cette année sélectionné *Demain ce seront des hommes*. Peu de temps après l'annonce de la programmation et la publication de la brochure, l'équipe du LFF reçu un appel de Paris; une voix rauque dit « Bonjour, c'est Jack Garfein. J'ai appris que vous alliez projeter mon film. Puis je venir le voir ? » Garfein vint, présenta son film et nous parla de Gazzara, de l'Actors Studio, dont il avait également été membre, et de la Méthode, même si c'est là un terme qu'il n'aime pas et préfère ne pas utiliser. Il nous parla également d'un autre film qu'il avait réalisé, et que quasiment personne, du moins en Grande Bretagne ne connaissait. Le film s'intitule *Au bout de la nuit* (titre original : *Something Wild*), une fiction visionnaire de 1961 ayant comme thème le viol et dans lequel figurent 2 autres membres du Studio, Caroll Baker (que Jack Garfein épousa) et Ralph Meeker. Il fut projeté au London Film Festival en 2012, avec Garfein à nouveau présent. Gazzara quant à lui, était décédé entre temps.

Jack Garfein ne réalisa que les deux films mentionnés ci-dessus, raison pour laquelle il est resté inconnu des cinéphiles de ces 50 dernières années. Trop pointilleux et indépendant pour se plier aux exigences et aux compromis de l'industrie du film, principalement motivée par le gain commercial, il préféra se tourner vers la mise en scène qu'il avait appris à l'Actors Studio auprès de mentors tels que Harold Clurman, Elia Kazan et Lee Strasberg – et se dévoua donc au théâtre et à l'enseignement du jeu en faisant la navette entre Paris et New York (ce qu'il continue à faire aujourd'hui). Malgré sa longue absence du monde du cinéma, la restauration de ses deux films ainsi que les critiques qui en ont découlé lui ont valu d'être dernièrement reconnu comme un réalisateur visionnaire ; un petit culte est désormais voué à *Au bout de la nuit* et *Demain ce seront des hommes*.

La longue carrière et la longévité de Garfein sont d'autant plus admirables lorsqu'on prend en compte son histoire personnelle. Né en Tchécoslovaquie en 1930, d'un père juif marchand de bois relativement prospère, il se retrouva citoyen de la dissidente Slovaquie, état marionnette du régime

Nazi après l'invasion d'Hitler, et donc cible de persécution et éventuellement de déportation, organisée par le gouvernement slovaque. « Il confisquait d'abord l'or des juifs, si jamais ils en avaient », se remémore Jack, « puis leurs biens, leurs propriétés, et finalement leurs identités, jusqu'à ce qu'ils ne soient plus rien ». Certains membres de sa famille furent directement envoyés au camp d'Auschwitz-Birkenau. Sa mère, sa sœur et lui-même réussirent à fuir et retrouver son père en Hongrie, pour être finalement capturés quand ce fut au tour des Juifs de Hongrie d'être déportés. A Auschwitz, il survécu en mentant sur son âge (à Mengele en personne, s'il vous plait) et grâce aux actes de générosité des autres, notamment le sacrifice de sa mère condamnée. C'est par pure chance qu'il réussit à survire à 11 camps de la mort différents, jusqu'à sa libération à Bergen-Belsen par les Britanniques en Avril 1945, il avait alors 14 ans. Sa famille entière, composée d'une vingtaine d'âmes, avait été exterminée.

A l'âge de 15 ans, Garfein fut amené aux Etats Unis par un oncle lointain. Il dit que les seuls mots d'anglais qu'il connaissait étaient « British soldiers good. White bread please ». En 1985-86, alors qu'il avait 55 ans, il fut l'objet d'un documentaire de CBS, *A Journey Back*, qui aujourd'hui encore, parmi la multitude de témoignages, ressort comme l'un des plus poignant, brut et émouvant jamais enregistré. Dedans, il se remémore un Auschwitz enneigé et décrit avec des détails douloureux sa banalité meurtrière. Il raconte par la suite un moment extraordinaire où il rencontre à Hamilton, Ontario, l'administrateur slovaque de son village d'enfance Bardejov, désormais pilier de la communauté immigrante, qui avait instigué et supervisé le transport de la population juive « sur ordre de l'état » : en somme, un criminel de guerre. L'homme ne se souvenait pas de grand-chose et mentait quant à son implication directe. Garfein n'est pas en quête de vengeance mais de vérité, de remords et d'absolution mais rien de cela ne semble imminent.

Aux Etats-Unis, le jeune Garfein est décidé à devenir acteur et, après avoir mis en scène et joué dans une pièce en un acte à l'orphelinat où il avait été placé, il postula à l'Atelier Dramatique de Erwin Piscator, qu'il considère toujours comme étant la meilleure école américaine pour acteurs et réalisateurs de l'époque. Avec l'aide de quelques bienfaiteurs influents, il obtint une bourse de 2 ans pour l'Atelier. At 17, il était le plus jeune de la classe entouré de Tony Curtis (alors Bernie Schwartz), Rod Steiger et Walter Matthau. A cause de son énergie et de son talent d'improvisation, Piscator voyait plus en lui un réalisateur qu'un acteur, à la grande déception de Garfein (« Pour moi, le réalisateur était un acteur qui n'avait pas réussi. Réaliser était un travail de clerc »). Lee Strasberg, qui dirigeait le cours de réalisation, était d'accord avec Piscator et convint Garfein de passer d'un côté de la caméra à l'autre.

Strasberg fut également le point d'entrée de Garfein à l'Actors Studio. Strasberg avait fondé, avec Harold Clurman et Cheryl Crawford le « Group Theater » au début des années 1930 qui donna naissance à tout un panel d'écrivains doués tels que Clifford Odets et attira certains des acteurs les plus talentueux de l'époque qui devinrent par la suite des professeurs de théâtre influents : Stella Adler, Sanford Meisner, Robert Lewis. C'était également un terreau fertile pour les futurs grands réalisateurs et stars de cinéma: Elia Kazan y fit ses débuts, aux côtés de John Garfield et de Franchot Tone. Strasberg, un disciple des enseignements de Stanislavsky, était en charge des leçons de jeu du Group mais plusieurs acteurs étaient en désaccord avec l'approche émotionnelle et introspective qu'il avait de l'art de jouer et son interprétation des intentions de Stanislavsky. Il y a plusieurs versions de la fameuse histoire selon laquelle Stella Adler, particulièrement sceptique quant à l'approche de Strasberg, répondit lors d'un exercice de jeu, à la demande de Strasberg de couper un citron : « Souhaitez-vous que je le coupe comme un vrai citron ou bien comme un citron imaginaire ? ». Strasberg quitta la salle et ne revient jamais. Le groupe fut dissout à la fin des années

1930 lorsque ses membres phares reçurent des offres de contrats hollywoodiens lucratifs et la promesse de la gloire internationale.

En 1947, Kazan Crawford et Robert Lewis firent renaître le Group de ses cendres en créant l'Actors Studio. Kazan dit que son objectif était « d'abriter les acteurs » : un lieu où les metteurs en scène et réalisateurs sont des guides, faisant ressortir de chaque acteur le meilleur de lui-même ; un lieu où les acteurs peuvent expérimenter et découvrir leur potentiel loin de la pression du monde extérieur. « Il y avait là », nous confia Garfein, « les acteurs les plus expérimentés qui s'inspiraient des jeunes talents qui, à leur tour, s'inspiraient des plus expérimentés. Un concept merveilleux dans l'apprentissage de cet art. » Kazan devenant de plus en plus occupé par la réalisation de films et la mise en scène de spectacles de Broadway, Strasberg fut invité à revenir à condition qu'il ne mette pas en pratique ses exercices personnels ou « émotionnels » mais qu'il se contente d'animer le cours.

Cela n'empêcha pas Strasberg de devenir directeur du Studio en 1951, et de rester dans la mémoire de beaucoup et ce malgré la polémique autour de ses méthodes d'enseignements, comme un des plus grands défenseurs et mentors, voire même un guru, d'acteurs brillants qui y vinrent « s'abriter ». Garfein, quant à lui avait postulé à l'Actors Studio via « The American Theater Wing » afin de rejoindre un programme de réalisation promu par la GI Bill qui facilitait l'accès au programme des vétérans de la guerre de Corée. Garfein s'autoproclama vétéran d'Auschwitz et de Bergen-Belsen, une tactique de choc qui s'avéra efficace : il fut reçu. En fait, il fut le seul candidat reçu, mais son premier challenge fut d'impressionner Strasberg en lui démontrant ses talents de réalisateur. Il l'accomplit grâce à une mise en scène partielle de *Zéro et l'infini* (titre original : *Darnkess at Noon*) puis par une représentation à New York de *La Dame aux Camellias*. Cela lui permit d'obtenir une période d'essai d'un an au Studio, temps qui lui fut accordé pour mettre en scène une pièce aux conditions du Studio. Le résultat fut une interprétation de *Demain ce seront des hommes*, avec Ben Gazzara dans le rôle principal, vivement acclamée par la critique. Garfein devint ainsi le premier réalisateur élu membre à vie du Studio, privilège jusque-là réservé aux acteurs.

A 22 ans, Garfein avait réalisé un de ses rêves : faire partie de l'Actors Studio. « Le Studio était le seul endroit où être dans les années 50 », rapporte Foster Hirsch dans son livre sur le sujet *A Method to Their Madness : The History of the Actors Studio* (titre qui fait écho à l'œuvre de Robert Lewis *Method or Madness* qui est supposé avoir donné son nom au style de jeu du Studio. Comme précisé précédemment, Garfein rejette ce terme, le trouvant trop désinvolte lui préférant celui de Stanislavsky « system », antidote à l' « inspiration » censé avoir guidé de grands acteurs tels que Kean et Duse). « Les plus grands professionnels de Broadway en faisaient partie et y être apportait avec une certaine forme d'acceptation et de reconnaissance. Les acteurs avaient une aisance et une sensibilité qui leur permettaient, deux fois par semaine, de jeter la lumière sur un élément de la pièce jusque-là insoupçonné. Je sentais que ces acteurs étaient très proches de l'essence du livre de Stanislavsky *La formation de l'acteur* (titre original : *An Actor Prepares*) qui pour moi avait suscité la première étincelle. A mes yeux, jouer est vivre et vivre est jouer, c'est ce que j'essaye d'enseigner. »

Garfein était, tout comme ses contemporains du Studio, partagé au sujet de Strasberg. Ils se disputaient quant aux méthodes de réalisation et d'enseignement. Le génie de Strasberg, dit-il, résidait dans sa capacité à déceler chez un acteur son talent inné et son potentiel, alors que lui-même n'en avait pas conscience, y compris Dean ou Brando. Il avait ce don extraordinaire de guider un acteur de telle sorte qu'il arrive, au travers de son art, à faire ressortir le caractère profond d'un personnage, illuminant ainsi la pièce. Comme le disait Proust, les acteurs sont capables de créer un chef d'œuvre au sein du chef d'œuvre, une prouesse au sein d'une pièce. Garfein cite, à titre d'exemple, le tour de force de son idole Laurence Olivier dans *Le Cabotin* (titre original : *The*

Entertainer) de John Osborne où il interprète Archie Rice. Strasberg donnait aux acteurs confiance en eux, une éthique et une prise de conscience de leur propre existence. Mais le procédé qu'il utilisait pour arriver à ces résultats (ces exercices « introspectifs ») était, selon Garfein, complètement erroné, voire idiot. Il trouvait également que l'emprise que la célébrité et la gloire avait sur Strasberg dénaturait l'ethos du Studio en attirant des personnes telles que Marilyn Monroe.

Après s'être essayé à la réalisation et être resté insatisfait, Garfein commença une belle carrière de metteur en scène avec des représentations de *L'Ombre d'un franc-tireur* de Sean O'Casey ainsi que des pièces de Arthur Miller ou Samuel Beckett qui furent saluées par la critique. En 1966, il fonda (avec Paul Newman) une aile de l'Actors Studio à Los Angeles et continue encore à enseigner « la Méthode » à des acteurs et réalisateurs à Paris, New York et Londres. Son livre sur le sujet, intitulé *Life and Acting*, parut en 2010.

Jack Garfein discutera de sa vie et de son travail avec Clyde Jeavons au BFI Southbank, Londres, le 27 novembre.